

de jugement épuré, embarrassé en face de la nécessité de combiner des ajustements et retrouvant toute son aisance devant le nu, absolument insensible surtout à ce sentiment délicat dont est pétrie l'âme d'André del Sarte, tel nous apparaîtrait l'auteur du tableau du musée de Lyon.

On pourrait peut-être penser qu'André del Sarte, à l'exemple de beaucoup de peintres, n'eut pas une manière unique; que la description que nous avons faite de la sienne ne saurait s'appliquer à toutes les époques de «a vie. Le fait est vrai dans une certaine mesure. Les premières fresques d'André del Sarte, celles du cloître de *Annunziata*, à Florence, ont un caractère non pas différent précisément de ses œuvres postérieures, mais d'un autre ordre, et malgré des imperfections évidentes, nous n'hésitons pas à trouver les premières plus belles. Elles ont un sentiment plus simple, moins de recherche de la grâce, des plis plus sévères, des ajustements moins tourmentés, un jet plus beau pour tout dire, et cette fleur de jeunesse dont le charme se regrette même en présence de qualités plus magistrales.

Les quatre compositions représentant des traits de la vie de saint Philippe de Néri, sont, sous le rapport du sentiment, au niveau de tout ce que l'art a produit de plus beau. Nos lecteurs en ont tous pu juger dans un dessin de feu M. Viberl, placé récemment au musée de Lyon et qui est la copie de la fresque représentant la résurrection de deux enfants par l'attouchement d'une pièce des habits du saint. Rien ne peut dépasser la beauté louchante de cette scène. L'enfant étendu mort, qui va bientôt revivre, celui qui, déjà réveillé au monde, paraît sortir comme d'un profond étonnement, sont deux morceaux achevés. Le spectateur, velu à la florentine et placé à la droite de la composition, respire un sentiment de tendre compassion qui fait contraste avec le grand style de la figure couchée du saint, vers laquelle converge tout le tableau.